

Questions dessous¹

Sous les dessous, il y a les avantages. Dernière ligne avant l'horreur. C'est important. Freud nous l'a appris. Selon Littré ils représentent "ce que l'on donne à quelqu'un de plus qu'aux autres qui y ont mêmes droits". Ne faudrait-il pas substituer "avantages" à "honoraires" pour ce qu'il en est de ce qui revient à l'analyste dans l' "échange" analytique ?

La question de l'argent dans la cure, pour le peu qu'on en parle, est abordée côté patient, le plus souvent. Freud parlait de "sacrifice nécessaire". Plus près de nous, l'auteur de l'article "le geste du paiement"² comprenait ce geste comme "symbolique du désir du meurtre du père". Mais le discours analytique comprend deux places d'acteurs – de ces deux qui l'habitent l'un en général paie, l'autre reçoit la parole, quelque chose du corps, des "tunes". De surcroît l'analyse ne s'entame pratiquement jamais à partir du discours analytique et c'est à partir d'un panorama "partiel", que se définissent ce qu'il est courant d'appeler les "honoraires". Or si, comme l'a déjà souhaité Freud, chaque patient doit être "comme le premier", la question de l'argent aussi doit se poser pour lui dans son unicité au début de chaque cure. En fait ce "un par un" devrait prendre en compte des données dont l'analyste ne dispose pas encore, modalité de la perte, équivalence métonymique de la fortune dans ses identifications, signifiés érotiques de l'argent, que sais-je, sans compter sans doute la considération de l'état des revenus.

Enfin il faut être clair – ou bien nous prenons tout un ensemble de paramètres au sérieux, même si ce n'est pas toujours de façon déterminée et volontaire, ou bien nous pratiquons le tarif dit de concertation appliqué à une durée que la morale approuve et nous sommes garantis de ne travailler qu'avec des gens cossus. Pourquoi pas, mais alors il faut renoncer à ce que l'argent puisse être un outil dans la cure ; c'est sans doute un des rares cas où un renoncement correspond à un profit. Et tinte l'avertissement de Lacan sur l'inalysabilité des riches.

Dans un livre de 1973 qui n'a pas été sans écho, *le Psychanalysme*³, Robert Castel relève trois caractéristiques de la psychanalyse au fond d'un tamis socio-économique :

– le caractère luxueux de la psychanalyse que n'écorcent pas les exceptions marginales.

¹ Intervention faite à Paris et Aix en mars 2001.

² *In Scilicet* 5, Paris, Seuil, 1975, p. 111.

³ R. Castel, *Le psychanalysme*, Paris, Éd. François Maspero, 1973.

– la rationalisation que représente l’usage ou la médiation de l’argent par rapport au transfert puisqu’il existe des institutions où "la nécessité de la contre-prestation perd brusquement son caractère impératif".

– la réalité économique de l’argent "fonctionne dans l’analyse elle-même et produit des effets au niveau de l’économie inconsciente".

À la restriction précédente près on ne peut qu’acquiescer à tant de pertinence.

On sent bien qu’à ce point de son livre Castel a dans sa ligne de mire les tenants du tarif et de la durée fixe, alors qu’ils seraient plutôt, pour un spécialiste de sa trempe, ceux qui offrent le contrat le plus carré. Pourtant si ces gens-là, peut-on dire, se payent à l’heure, suivant leur propre évaluation de leur valeur psychanalytique, universitaire, mondaine et économique, ils sont les deux pieds dans le discours du maître et pour les en faire sortir cela impose une bonne dose de talent de la part des patients et une inhabituelle souplesse ou une distraction heureuse des analystes.

L’un des tenants de la durée fixe a écrit un des rares ouvrages où l’on pourrait croire trouver quelque chose d’intéressant sur l’argent en analyse tant le titre en promet *De l’argent en psychanalyse et au-delà*. Il s’agit en fait d’une variation sur le thème de l’analyté, recours habituel des analystes sur ce sujet. Ici cela aboutit à quelques feuillets haineux sur les "malhonnêtes déontologiques". Ce doux sentiment permet de mettre en avant un réel du haineux ignoré de lui-même. Il conclut par ce morceau de bravoure, "l’illégalité contractuelle que les séances à durée variable instituent par un coup de force [...] montre jusqu’à la caricature ce que la situation analytique recèle de violence plus discrète – et plus justifiée."⁴ Il faudrait revenir plus longuement que ne le permet cet exposé sur la question des séances à durée variable. D’une façon pratique disons simplement que si, en effet, elles peuvent permettre de recevoir davantage de patients que la pratique à temps fixe, ceci n’est pas leur but qui est plus directement de ponctuation et de scansion du discours (violence, nous dit Viderman). Cette pratique toute de tact et de pertinence offre l’avantage second d’une souplesse accrue, tant par rapport à la temporalité que quand il s’agit de définir la participation économique au travail de l’analysant. L’argent change alors en effet de statut dans la cure dont il devient partie prenante tout en se déliant des identifications économiques de "spécialiste".

Castel nous offre dans son livre le témoignage intéressant de Thomas S. Szasz. Comme Freud, dans le début du traitement, Szasz reconnaît que l’analyste a besoin de l’argent que le patient lui donne, et savoir cela le rend moins enclin à se sentir exploité (surtout s’il pense que les honoraires sont assez élevés). Cela implique selon Szasz que l’analyste "ne nie", ni ne minimise ce que l’argent signifie pour lui. Après ces quelques considérations psychologiques sur cette signification et les effets qu’elle peut avoir sur le patient, Szasz conclut

⁴ S. Viderman, *De l’argent en psychanalyse et au-delà*, Paris, PUF, Le fil rouge, 1992, p. 155.

ce passage ainsi, "l'analyste doit sentir qu'il est bien payé pour ce qu'il fait et l'analysé qu'il doit à l'analyste seulement de l'argent et seulement en fonction de ses moyens". Il y a ce "seulement de l'argent". Si cette expression restrictive vise à suggérer comme le contexte y incite, que cette simple négociation viserait à déterminer le juste prix sur lequel "les deux parties" se mettraient d'accord et que l'on n'en reparlerait plus, il est clair que toute la dimension du désir échappe à Szasz. Il s'agira de stériliser ce qui, sans le vecteur économique, pourrait se référer au désir. Ceci n'échappe pas à Robert Castel qui s'étonne que, dans la littérature analytique, à ce propos, tout se passe comme si une "coïncidence totale [était] censée exister entre l'intérêt de celui qui donne et l'intérêt de celui qui reçoit". Il se demande qui est le dupe ("juste réflexe d'économiste"). La manière de se débrouiller du délicat passage du "quels sont vos honoraires ?" peut être laissée au tact de l'analyste et même faire partie de son style. Mais lorsque ce style est partagé et fait unanimité dans une association au point de virer au tic collectif, il perd son statut, et de style il devient préjugé sinon sale manie. Et des manies de ce style sur le sujet de l'argent, il s'en trouvera d'autres, mais la position de chacun engage le groupe et l'engagement, même tacite du groupe, qualifie la psychanalyse au regard de la société.

Ainsi si l'on veut bien ouvrir cette boîte, s'en échappent les dessous les plus variés. Quelques-uns ont été posés par Freud lui-même et sont devenus des impératifs dont il n'est pas difficile de se libérer. Par exemple il y a le paiement des séances manquées. Freud le justifie de ce qu'il réserve à chacun le temps de sa séance et qu'ainsi il aurait un manque à gagner en le laissant vacant. L'argument est purement économique et ne s'embarrasse d'aucune fioriture analytique. Il y a les vacances, pourtant moins fréquentes que de nos jours ; des voyages à l'étranger et surtout les retours au bercail de patients étrangers qui vont se refaire une santé économique. Si l'argument de Freud est recevable pour lui, l'est-il encore dans une pratique plus actuelle ?

Puisque je me réfère à la position de Freud, peut-être dois-je faire une incursion vers les "conseils" qu'il prodiguait dans *La technique psychanalytique*. Pour ce qu'il en est de ses repères économiques et identificatoires Freud est, là aussi, très précis, "même si c'est pour regretter que son dur labeur ne lui permet jamais de gagner autant que d'autres médecins spécialistes"⁵, il recommande aux néophytes d'être sans "fausse honte" sur les questions d'argent vis-à-vis du futur analysant. Pourquoi en effet se cacher que l'analyste a besoin de moyens d'existence et même un peu plus s'il a quelque goût de grandeur ? Pourquoi pas en effet, mais comme il faut aussi considérer que les questions d'argent sont liées à "d'importants facteurs sexuels" on peut s'attendre à quelque duplicité dans la manière où les premières comme les seconds seront traités. N'en doutons pas. Et comme cela est valable pour les deux partenaires du jeu analytique, Freud joue cartes sur table.

⁵ S. Freud, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 91.

Ses conseils sont gravés au coin du bon sens bourgeois : "traiter devant le patient des questions d'argent avec autant de franchise naturelle qu'il en exige lui-même de son patient en ce qui touche la sexualité"⁶. Les termes de l'échange ont l'avantage de la clarté. La sexualité d'un côté, les espèces sonnantes de l'autre. Les autres conseils découlent de cette position de Freud qui indique à quel point il assimile la pratique de l'analyse à n'importe quelle profession libérale : paiement à dates fixes (il ne dit pas à chaque fois), un bon prix sinon le traitement ne serait pas apprécié, refus des traitements gratuits. C'est à partir de ses propres exigences que le praticien évaluera ses tarifs.

Ainsi il évitera la position masochique des médecins philanthropes désintéressés. Le corollaire de sa position, Freud le déplore puisqu'il interdit l'analyse au gens pauvres. Il s'en console en constatant que "le névrosé pauvre ne peut que très difficilement se débarrasser de sa névrose". Cher Freud, ne sont-ce pas ces progrès de la prolétarisation qui font qu'il est de plus en plus difficile de se débarrasser des névroses et qui allongent démesurément les temps d'analyse ? Quant aux classes moyennes elles n'ont qu'à se soigner car "rien dans la vie n'est plus onéreux que la maladie – et la sottise". Difficile dans tout cela de ne pas reconnaître l'impact d'une idéologie moins bourgeoise que capitaliste. C'est elle avec la complicité de la science qui fait sortir la médecine de l'art, au sens de celui qu'exerce l'homme de l'art, qui faisait de la pratique un artisanat savant de l'écoute. Le discours de la science complète le transfert capitaliste en privant même le médecin de la relation subjective avec son malade. Freud, se réclamant de cette dernière, sacrifie pourtant à l'idéologie qu'elle sous-tend, ne serait-ce qu'à titre de regret.

Freud, vous le savez, n'en restera pas là puisque dès 1918 au congrès de Budapest il orienta son mouvement dans une toute autre direction. Il donne alors "*Wege der Psychoanalytischen Therapie*" où il promeut l'aide psychologique pour les pauvres. Il demande la création d'instituts de consultation subventionnés où les analyses seraient proposées gratuitement quitte à ce que les analystes adaptent leur technique à cette fin⁷. C'est son appui entier qu'il apportait là à la création de la polyclinique psychanalytique de Berlin qui devait s'ouvrir à partir du 14 février 1920 sous la direction de Karl Abraham avec Eitingon et Schimmel.

Eitingon proposa deux ans plus tard la première synthèse de l'activité de la polyclinique. Sur le chapitre sensible des honoraires, il constate que la pratique de la polyclinique n'a pu exaucer entièrement le vœux de Freud. Les soins restent payants mais les patients prennent à leur charge ce qu'ils pensent pouvoir payer.

Il apporte un avis de taille lorsqu'il conclut "Nous ne pouvons pas dire que le fait de payer ou de ne pas payer soit un facteur qui influence le cours de

⁶ *Ibidem*, p. 90.

⁷ *Ibidem*, "Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique", pp. 131-141.

l'analyse" . Cet indécidable prend un poids statistique lorsqu'on apprend qu'il porte sur 142 analyses entreprises. Eitingon comptabilise 22 guérisons et 72 améliorations. Peu d'échecs donc, à peine 48 ! Et cela entre 3 mois et 1 an d'analyse ! Voilà qui laisse songeur quant à nos résultats actuels si nous devons conserver les mêmes critères d'évaluation. En tout cas cela invalide les premiers propos de Freud à ce sujet en 1913, ou plutôt cela confirme sa position nouvelle et atteste d'une certaine souplesse intellectuelle, suffisante pour encourager même "dans le privé" les analystes à prendre en charge gratuitement un ou deux patients. Les aventures analytiques et économiques de l' "homme aux loups" témoignent de ces transformations.

Dans son cabinet la pratique de Freud change peu, réglée par l'horloge et ses cigares. Avec la renommée, ses honoraires augmentent jusqu'à vingt-cinq dollars la séance mais il ne reçoit qu'au maximum neuf patients par jour, pas tous à ce tarif et il réduisit ce nombre à quatre, à partir des années trente⁸. Freud resta attaché au "sacrifice nécessaire" que représente le fait de payer son analyse. Mais s'agit-il de la même chose de payer pour son analyse ou de rétribuer son analyste ? Comment concilier les analyses gratuites et le "sacrifice nécessaire" ? La réponse en acte est simple et même conforme à l'éthique de la psychanalyse — décider au cas par cas, un par un en utilisant une technique qui le permette. Mais la réponse en acte n'est souvent qu'une façon d'effacement de la question. Et celle-ci reste ouverte, pas mi-dite, ouverte car c'est là que se rencontrent le maître moderne et l'analyste dans ce que leurs discours ont de plus radicaux. Aussi faut-il que d'autres questions entrent pour nous en distraire, qui sont pourtant de vraies questions dont nous n'avons pas vraiment de réponse du côté de Freud. Celles par exemple qui nous atteignent avec la demande de crédit en nos temps d'instabilité économique qui va plus vite que toutes les quémanderies névrotiques. Et ce simple principe de l'économie moderne qui entraîne l'utilisation de la carte. Questions insolubles du point de vue classique. Il y a beaucoup de ces questions qui m'échappent auxquelles il faudra bien donner des réponses cliniques avant même de pouvoir les élaborer théoriquement. C'est là une part presque inavouable de notre pratique, dans ce monde forgé par la science. Nous avançons sur le sillon vif du discours et nous ne saurions l'anticiper. Au moins sachons en prendre la vague.

Et celle-ci que je gardais pour la bonne bouche. Ne pensez-vous pas que les analystes ont inventé une plus-value de laquelle le travailleur serait moins spolié que la société qui profite de son travail ? Il est difficile de faire davantage culture du *noir* que dans la comptabilité analytique. Mais pas *sale*, disent-ils. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'au titre de comptabilité, l'analyste est vraiment assis entre deux discours. Est-il vraiment si anodin que les spécialistes de l'énonciation et du plus-de-jour préfèrent garder là-dessus un silence quiet ? Quel type de résistances peuvent bien se nicher là ? Celles que croyaient lever

⁸ P. Roazen, *Comment Freud analysait*, Paris, Navarin, 1989, pp. 30-31.

Castel, non négligeables mais trop élémentaires, lorsqu'il écrivait "ce à quoi les hommes, et les analystes aussi, accèdent en dernier lieu, c'est à la conscience de ce qui les fait vivre"⁹. À partir de ces trois évidences Robert Castel voulait "dépister les éléments de la réalité sociale dans le réel analytique dont l'argent en ce que celui-ci fonctionne dans l'imaginaire et le symbolique". Il faudrait ajouter que le principe de la plus-value de Marx, fonctionne, lui, à partir du réel tel que l'analyse le démontre. Castel a préféré prendre les choses autrement en posant cette caractéristique des professions libérales, "l'impossibilité cultivée par les membres des professions libérales d'établir une mesure directe à laquelle correspondrait un salaire entre un service rendu et le travail produit". Aussi pour Castel le psychanalyste perfectionne le dispositif puisqu'il "inclut la nécessité des paiements *dans le contrat* [...] intégrée à l'acte analytique". La pratique analytique devient ainsi un comble de la profession libérale telle qu'elle prospère dans une économie de marché capitaliste.

Faut-il prendre pour une révélation que l'économie de la psychanalyse ait quelque chose à voir avec l'économie du marché ? Si en effet la psychanalyse est enfant du discours scientifique il faut s'attendre, logiquement, à ce que le système économique le plus cohérent avec le discours de la science ne lui soit pas étranger. L'année où paraissait le livre de Castel, Lacan tenait son séminaire *Encore* où il reprenait la logique des discours proposée dès 1968. Cela ne suffit pas à balayer les critiques de Robert Castel (qui mérite toujours d'être lu par quiconque s'intéresse au lien Association-École-Société) mais ce séminaire indiquait qu'au moins un analyste n'était pas aussi sourd que le prétendait Castel. Au moment même où Castel reprochait à l'analyse d'ignorer le réel, Lacan était, au contraire en train de l'élaborer. Il pose dans *Télévision*¹⁰ par exemple que l'on ne peut s'exclure ni de la politique, ni de l'économie et propose la logique des quatre discours comme outil, ainsi que cette définition du discours comme pratique d'aborder le réel et non comme mode de dire¹¹. De ce réel, l'économie y a ses parts conscientes et inconscientes. Même si la question comme telle de l'argent n'y est pas abordée, comment oublier que c'est le nerf de l'économie ?

L'économie où est prise la pratique de la psychanalyse est à la fois un produit de l'économie libérale et en est une anomalie. Le discours de la science est bien le vecteur qui a permis à l'économie de marché de virer au capitalisme le plus sauvage, à l'industrie de se transformer en machine à produire toujours plus. Et même à produire de la mort en série. Mais le discours de la science a aussi déterminé le discours analytique. Paradoxalement ont éclos de la même matrice le discours où se tisse une relation où le sujet insiste et celui d'où le sujet est exclu. C'est bien pour cela que l'analyste ne saurait se désolidariser de

⁹ R. Castel, *op. cit.*, p. 63.

¹⁰ J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 25.

¹¹ J. Lacan, "Radiophonie", *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, p. 88.

la science. Maître moderne, université scientifique, hystérie actuelle et analyse forment à eux quatre une structure dont nous n'avons pas pu tirer tous les enseignements tant nous y sommes impliqués.

La pratique analytique nécessite le "un par un". La ségrégation, qui pour le maître moderne est la condition première de valorisation de la plus-value. "Un par un" de savoir et de libération d'un côté, d'exploitation, d'exclusion et de "concentration" de l'autre. Sans ignorer les autres, le discours de l'analyste doit poursuivre son chemin dans ses voies propres. À lorgner du côté du discours du maître comme l'y incite toutes les règles associatives, les groupes d'analystes pourraient avoir, de fait, des pratiques de type mafieux : dissimulations fiscales, pourcentages prélevés sur des "élèves", répartition d'influence et de zones d'activité sont des pratiques contre lesquelles Freud s'était déjà opposé¹². À pencher du côté du discours universitaire seule la sclérose de la pensée serait risquée, assortie de la récupération assez rapide par la tendance psychothérapeutique, soit l'éthique de la performance. Plus sympathique est certainement le penchant hystérique mais l'expérience montre qu'il ne peut qu'aiguillonner le maître. Le discours analytique ne tourne-t-il pas assez vite pour cela ?

Que cela nous plaise ou pas il nous faut vivre et faire en sorte que puisse émerger pour quelques uns le discours de l'analyste. Je fais le vœux que cela ne dépende pas de leur état de fortune.

Sans jamais oublier que ce n'est qu'en passant par les autres discours que quelque chose de l'analyse peut essayer de se faire entendre. "Faire culture" est un passage nécessaire. Or notre culture est liée à l'économie libérale.

À la réciprocité égalitaire d'une situation économique idéale Lacan rétorque que toute relation est dissymétrique et inégalitaire. Il en trouve le schéma dialectique dans l'opposition maître-esclave transmise par Hegel. Le discours du maître permet d'inscrire la fonction de l'argent dans la société, essentiellement par le biais de ce qui s'en distrait, et de ce qui s'en réinjecte de façon auto-générative, son "envers". Le discours de l'analyste donne sens au plus-de-jouir et rétablit le sujet dans son désir. À partir de cette différence saurons-nous dégager celle qui sépare le beaucoup comptable du "beau coût" du Savoir ? Par ce néologisme Lacan déplace ce qui est quantitatif, et uniquement comptable chez Marx ou... Castel, vers un autre champ. Celui du Beau, d'une certaine qualité donc, mais en ce qu'elle est en rapport intime avec la castration.

Sous les dessous, les avantages.

¹² P. Roazen, *op. cit.*, p. 30.